

PER
R-472
COW TS

LA REVUE ACADIENNE

Publication Historique et Littéraire

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

2ème ANNÉE

JANVIER ET FÉVRIER 1918

No 1

SOMMAIRE

Vers des jours meilleurs	- -	LA REVUE ACADIENNE
A toi, salut (poésie)	- - -	HENRI CORBIÈRE
A travers vingt-cinq années d'apostolat		R. P. EM. GEORGES
Ballade Acadienne	- - -	EMERY DU TERROIR
Un parrain de malheur	- - - -	RACONTEUR
Les vocables algonquins, etc.	- -	HON. P. POIRIER
Des paroles et des actes	- - - -	* * *
"Par chez nous"	- - - - -	E. A.

ABONNEMENT ANNUEL - - - \$1.00

DIRECTEUR:

DR EDMOND-D. AUCOIN,

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL.

REDACTION ET ADMINISTRATION:

1918, RUE SAINT-DENIS, 1918

MONTREAL

RENSEIGNEMENTS

A cause de l'augmentation considérable du papier et par là des frais d'impression, la *Revue acadienne* ne paraîtra qu'à tous les deux mois, pendant la guerre, en livraison de vingt pages.

Si toutefois, pendant l'année, les sources de revenu augmentent, nous donnerons vingt pages à chaque mois sans augmentation du prix d'abonnement.

Un bon moyen de faire grandir notre jeune *Revue*, serait d'engager nos amis à se procurer la série complète de l'année dernière qui forme un joli volume de deux cents pages et qui est en vente aux bureaux du Directeur à un dollar (\$1.00). Les nouveaux abonnés désirerons sans doute posséder le 1er volume. Ne retardez pas; dans un mois vous ne pourrez peut-être pas vous le procurer.

Nous sommes heureux d'annoncer que le tirage du \$10.00 en or a couvert, ou à peu près, le déficit de l'année 1917.

Vous serez avec nous pour dire que c'est un grand succès. Nous offrons nos meilleurs sentiments de reconnaissance à tous ceux qui nous ont encouragé de leurs bonnes paroles, de leur plume et de leur argent.

Nous formons des vœux pour qu'un plus grand nombre de nos abonnés nous gratifient de leurs écrits dans le cours de l'année.

Parlez-nous de vos ambitions, de vos organisations, enfin de tout ce qui peut intéresser les lecteurs de la *Revue* et l'Acadie vous sera reconnaissante.

Vers des jours meilleurs

On peut être au printemps de la vie et marcher "sur le bord de la tombe". Telle a été la leçon apprise, pendant des jours d'apparente faiblesse.

Je viens d'apprendre qu'on peut avoir pleuré "sur le bord de la tombe" pour enfin marcher vers des jours meilleurs.

Mon cri d'agonie a touché les cœurs de pères, et nombreux me sont arrivés les témoignages de sympathies, accompagnés d'ardents désirs de voir survivre l'unique revue acadienne. Ma plainte a semblé tellement désespérée qu'un grand nombre de mes abonnés me croient passée à un nouveau séjour. Rassurez-vous mes chers lecteurs, j'ai du sang breton dans les veines, et non dépourvue de caractère, je veux vivre des jours meilleurs.

Comme les petites sœurs d'Évangéline, je suis un peu fière de moi-même et sans songer d'être parfaite, je suis sensible aux critiques de mes compatriotes. Mon berceau est la province de Québec, je n'en suis pas moins la vraie revue acadienne. Mon idéal est d'élever les esprits vers des sphères créatrices d'énergie intellectuelle. Ceci n'est pas à dédaigner. J'ai le défaut de faire passer la religion avant les banalités de la vie ordinaire. Mais... avec la Mère de Jésus pour patronne, peut-on agir autrement?

C'est elle qui peut nous faire vivre des jours meilleurs.

Et puis, mes collaborateurs sont presque tous des prêtres. Quel mal y voyez-vous? Ce sont les prêtres qui ont sauvé la langue du peuple acadien, en conservant sa foi; ce sont eux qui ont inscrit les noms de mes ancêtres dans les vieux registres paroissiaux et qui, avec mes arrières grands-pères, ont vécu l'âge d'or que je veux raconter.

Il est tout naturel que ce soient les prêtres qui se sentent le plus de courage à continuer ce travail d'une origine si lointaine, en consultant les vieux manuscrits, pour en donner connaissance à la génération présente.

Tâchons donc de nous montrer, au moins reconnaissants envers ces âmes si brûlantes de vie à l'endroit des choses ancestrales.

Quant à moi, fasse le ciel que je garde toujours les bonnes grâces du clergé acadien! c'est la pensée qui hante mon esprit en désirant vivre des jours meilleurs.

A TOI, SALUT

Au grand tribun Canadien :
Henri Bourassa

O fils heureux de ta belle patrie ! ô toi,
Fier chevalier de la justice divine,
Prêcheur de la liberté sainte—et de la Foi,
La foule toujours vers toi s'avance et s'incline.

De ton souffle puissant, et magique et sacré
Tu clames le rappel au souvenir des êtres
Morts, tous en héros, et qui furent tes ancêtres...
O tribun glorieux en tous lieux vénéré !

Aux mânes de ces preux, vengeur impitoyable,
Tu fis le doux serment, par tes fils respecté,
De défendre ta langue, o lutteur indompté !

Sonne, sonne encor le combat implacable ;
Rallie à toi sans trêve, o fidèle gardien !
Porte toujours bien haut l'étandard canadien.

Henri CORBIERE

Sèvres, France.

Mots d'encouragement

11 janvier 1918

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie ci-inclus un mandat postal de \$5.00, dont un dollar pour le renouvellement de mon abonnement à la *Revue Acadienne*, la balance pour vous aider à couvrir le déficit de l'année dernière.

Puissiez-vous recevoir assez d'encouragement pour vous permettre de continuer votre oeuvre si patriotique.

Avec mes meilleurs souhaits de prospérité et de bonheur pour la nouvelle année.

Je demeure

Votre tout dévoué

D. ptre.

A travers vingt-cinq années d'apostolat

LES EUDISTES AU CANADA

1890—1916

CHAPITRE PREMIER

*Les Eudistes et les œuvres de formation sacerdotale.
Ste-Anne de Church Point.*

(suite)

Recueillant, des mains des Oratoriens, le glorieux étendard que, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de juger, ceux-ci avaient laissé tomber, le B. Jean Eudes résolut de le relever, de le déployer à nouveau et d'abriter, sous ses plis, une jeune phalange qu'il exercerait lui-même au combat, et qu'il mènerait ensuite au terme si ardemment désiré: l'œuvre de la réforme et de l'éducation du clergé, par l'institution des Séminaires. C'est dans ce but qu'il quitta l'Oratoire de Jésus et qu'il établit la Congrégation de Jésus et Marie.

Il y travaillait depuis longtemps déjà: dans les dernières années de son séjour à l'Oratoire, l'obéissance l'avait appelé à St-Magloire, dont les célèbres conférences étaient suivies par un grand nombre d'ecclésiastiques. De plus, dans toutes ses missions, il avait coutume de réunir les prêtres des lieux circonvoisins pour les entretenir de la grandeur et de la sublimité de leur vocation, comme aussi, des obligations et de la sainteté qu'elle réclame.

Mais, le saint apôtre se rendait parfaitement compte de l'inutilité de ses efforts, tout le temps que la formation des clercs ne recevrait pas les soins spéciaux qu'elle exige. Et c'est pourquoi il assigna à sa société, comme fin première et principale, l'éducation du clergé dans les Séminaires. *

En vue d'adapter harmonieusement sa Congrégation au but que, par elle, il se proposait d'atteindre, le Bienheureux ne crut pas devoir imposer à ses membres, d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du Sacerdoce. Il était persuadé, en effet que "mieux que les religieux, des prêtres trouvant dans la seule dignité dont ils sont revêtus, la raison et le moyen de s'élever

* Le Bienheureux donne à ses fils, comme fin secondaire, les missions parmi le peuple chrétien. Cette fin est subordonnée à la première.

à la plus éminente perfection, étaient à même d'inspirer aux ordinands une haute idée du Sacerdoce et de la sainteté qui lui convient."

Non content de délimiter de la façon la plus précise, la fin de sa Congrégation, le P. Eudes fait converger vers elle, toutes les prescriptions de cet admirable code qu'il donne à ses fils sous le nom de "Constitutions de la Congrégation de Jésus et de Marie." Voulant faire de ceux-ci des modèles, autant que des éducateurs du clergé, il les soumet à une discipline régulière des plus fortes. "Je ne connais pas, disait le Cardinal Pitra, de Règle qui pousse à une plus grande abnégation et à une vie plus sacerdotale."

Les Eudistes sont restés fidèles à leur vocation pendant tout le XVII^e et le XVIII^e siècle; ils ont la gloire d'avoir formé cet héroïque clergé de Rennes et de la Normandie, si justement apprécié avant la Révolution et qui le fut mieux encore aux jours de l'épreuve.

Malheureusement, les circonstances ne leur permirent pas, au lendemain de la tourmente révolutionnaire, de rentrer dans leurs séminaires pour y reprendre l'œuvre de leurs pères. Au moment où leur société se relevait péniblement de ses ruines, la France avait un extrême besoin de maisons d'éducation chrétienne, et ainsi furent-ils insensiblement amenés à prendre la direction de collèges fort importants, sans doute, à tous égards, mais moins directement en rapport avec leur vocation première.

Les établissements à l'étranger furent le moyen providentiel choisi par Dieu pour la leur faire retrouver. Le T.-H. Père LeDoré le constate expressément dans le rapport quinquennal qu'il présenta en 1912, à la Congrégation des Réguliers: "En même temps, écrit-il, le Sacré-Cœur et le B. Jean Eudes redressaient les voies que nous suivions depuis le rétablissement de la Société en 1826. S'ils "avaient laissé les sectaires fermer par la force, nos Collèges de France, c'était pour nous ramener sur les conseils du St-Siège, "et, par l'appel des Evêques, vers notre œuvre principale, qui est "la formation du Clergé."

Cette remarque est également vraie de nos œuvres des deux Amériques.

Former des prêtres, telle est bien la pensée qui a présidé à la fondation de nos plus importantes maisons du Canada. Les faits et les documents abondent sur ce point.

"Une œuvre de même genre (que celle de l'Amérique du Sud) écrivait le 25 avril 1893, le T.-H. Père LeDoré, ne devait pas tarder à réclamer notre concours dans l'Amérique du Nord. Il s'agissait d'aller faire germer des vocations sacerdotales au milieu d'une population chrétienne et sans ressources. Aussi à l'appel de Sa Grandeur Mgr O'Brien, archevêque de Halifax, Pères ont été envoyés en 1890, et d'autres les années suivantes... pour établir (à Church Point) un collège, où sans négliger les cours commerciaux, on s'efforcerait surtout, par des études classiques, de procurer aux Acadiens le moyen de se préparer au Sacerdoce."

Le T.-H. Père insiste sur cette même idée, dans un autre de ses rapports quinquennaux, celui de 1904: "Aussi l'un de nos buts est-il de leur procurer (aux Acadiens) des prêtres de leur langue et de leur nationalité, et de leur conserver au milieu des populations anglaises et protestantes qui les englobent, comme sauvegarde de leur foi, leur langue et leurs traditions françaises."

Cette grande et noble ambition, on va la retrouver à travers tous les faits qui en forment la trame, à toutes les pages de l'histoire des maisons de Church Point, de Halifax et de Caraquet: elle en a été le sublime idéal, entrevu et poursuivi sans relâche, au milieu des plus pénibles épreuves, et sa réalisation restera la gloire et l'unique récompense de ces trois œuvres qui lui doivent leur existence et leur développement.

C'est la raison qui nous les fait grouper sous ce titre unique "d'Oeuvres de formation sacerdotale."

STE-ANNE DE CHURCH POINT

J'ai raconté, dans le chapitre précédent, les préliminaires de la fondation de Church Point: il ne nous reste plus qu'à aller y retrouver les PP. Blanche et Morin, où nous les avons laissés, entre les mains des RR. PP. Gay et Parker.

Le premier de ces deux prêtres est déjà connu du lecteur, c'est à lui que revient le mérite de la fondation de cette maison de Ste-Anne, appelée à faire tant de bien, au sein de la population acadienne; le premier il en a eu l'idée, et son abnégation a permis de la rendre réalisable; dès l'arrivée des Pères, il s'effaça devant eux, leur abandonnant la direction de cette paroisse de Ste-Marie, où il devait laisser derrière lui un ineffaçable souvenir. Nous le rencontrerons de nouveau sur notre route, au jour de l'épreuve, fidèle jusqu'au bout à l'œuvre dont il fut vraiment le père.

Le nom du Père Parker est inséparable de celui du P. Gay; Ce jeune prêtre plein d'enthousiasme et d'activité, avait épousé avec beaucoup d'ardeur la cause acadienne et le Père Gay, avec qui il était lié par la plus étroite amitié, n'eut pas d'auxiliaire plus dévoué dans l'exécution de ses projets; tour à tour, en effet, il se fit quêteur, organisa des réunions et put ainsi recueillir l'argent nécessaire aux premières dépenses; de plus, ce fut lui véritablement qui intéressa la population au collège naissant.

A peine arrivés à Church Point les PP. Blanche et Morin se mirent immédiatement à la besogne, de tout cœur; et certes il en fallait pour oser aborder une pareille entreprise: bâtir un collège, tandis qu'on n'avait devant soi qu'un presbytère humble et modeste qu'on manquait de ressources, qu'on se trouvait perdu au sein d'une silencieuse solitude, sur les bords d'une baie toujours déserte!

N'importe! Dès le premier moment les deux Pères comprirent qu'ils pouvaient compter sans mesure et sur la Providence et sur la bonne volonté de la population qui leur offrait l'hospitalité: ni l'une ni l'autre ne devait leur faire défaut.

Les premiers mois furent consacrés tout entiers à la préparation des futurs travaux de construction: étude du terrain, mesurage sur place, assemblées de paroisse et, à l'automne, creusage des fondations; le tout mené si rondement qu'on pouvait, dès lors, espérer l'érection du Collège Ste-Anne pour le printemps suivant.

Disons, une fois pour toutes, que dans ces travaux, comme dans tous ceux qui devaient suivre, les habitants de la Baie Ste-Marie se montrèrent d'une générosité inépuisable.

Le 12 novembre 1890, Sa Grandeur Mgr O'Brien signait ce qu'on pouvait appeler l'acte de naissance de la nouvelle maison. Par cet acte Sa Grandeur "donnait à la Congrégation de Jésus et "de Marie, dite des Eudistes, la charge des missions de Church Point et de Saulnierville, avec leurs presbytères, revenus, casuels, "usufruits des terres appartenant à ces missions, et Elle prescrivait d'y ériger "une académie pour les garçons," leur permettant "de la diriger selon leurs méthodes, et les autorisait à établir à "Church Point, quand ils le voudraient, une résidence de missionnaires, un noviciat, un scolasticat, et de suivre en tout leurs "règles et leurs Constitutions."

Par un bref du 5 juin 1891, son Éminence le Cardinal Verga, Préfet de la Congrégation des Évêques et Réguliers, daignait ratifier ce qui avait été fait.

Dès le premier hiver que les Pères passèrent à Ste-Marie, il y eut, au presbytère, un rudiment de collège ; avec l'aide d'un instituteur du pays, le bon Monsieur Soucy, vers la Toussaint, ils ouvrirent des classes qu'une vingtaine de jeunes gens fréquentèrent fidèlement jusqu'à la fin de l'année. Bien plus, un cours d'adultes, pour une dizaine d'hommes, se fit régulièrement tous les soirs pendant ces premiers mois.

C'étaient vraiment les temps héroïques: tant d'humble dévouement creusait, bien profond, le sillon que l'épreuve allait bientôt féconder.

Le 21 novembre de cette même année, les premiers renforts commencèrent à arriver de France, dans la personne d'un jeune novice de la Congrégation, M. Jules Lanos, et du cher frère Henri, de sainte mémoire.

Rien de bien saillant ne marqua ces premiers mois: à peine une petite course apostolique à la Salmon, où le P. Morin alla prêcher les Quarantes Heures, et c'est tout; le reste du temps fut entièrement employé à l'œuvre de l'éducation, au ministère paroissial, aux travaux de construction. Ceux-ci furent poussés avec la plus grande activité.

Un pique-nique, resté célèbre dans les annales du pays, qui eut lieu à Ste-Marie le 14 et 15 août, y réunit tous les Français de la Baie. Les journaux du temps en parlent comme d'un grand événement, et s'il faut en croire leurs descriptions enthousiastes, les pique-niques d'aujourd'hui seraient en baisse sur ceux d'alors. Quoiqu'il en soit, les 2,000 piastres que celui-ci rapporta vinrent à propos, aider le P. Blanche à faire face aux dettes les plus criardes.

Le personnel, tout en restant très restreint, se compléta peu à peu: au mois d'août le P. Ozanne était arrivé de France ; le P. Haquin le rejoignit le mois suivant accompagné de quatre religieuses de Paramé qui venaient assurer le service matériel de la maison. Mentionnons encore, parmi les ouvriers de la première heure, le P. Bourgeois, dont les diverses aptitudes en matière d'enseignement devaient être, pour l'œuvre naissante, d'un grand secours, et surtout un novice d'un dévouement à toute épreuve et d'un grand savoir faire: le futur Père P. Chiasson.* Deux autres professeurs laïques complétaient les cadres du corps enseignant.

Le 4 novembre avait lieu la bénédiction et l'inauguration du Collège Ste-Anne : Mgr O'Brien, accompagné de son vicaire

* Aujourd'hui sa Grandeur Mgr de Lydda.

général, Mgr Murphy, avait tenu à présider lui-même cette cérémonie: c'était de la part de Sa Grandeur, un précieux encouragement donné à son jeune protégé.

Le Collège—j'allais écrire le Séminaire—Ste-Anne désormais était fondé: le R. P. Dagnaud en faisait la remarque dans le discours qu'il prononça pour le 25^e anniversaire du Collège: "les premiers élèves qui arrivèrent seront les premiers prêtres qui sortiront du Collège, que, dès ce moment là on aurait pu appeler du nom de Séminaire Ste-Anne: il sera en effet, jusqu'au bout, une pépinière sacerdotale."

Chose surprenante: dès sa première année, la nouvelle maison d'éducation put avoir sa classe de Belles Lettres et quelques autres classes du Cours Classique; ce fait s'explique par la présence à Ste-Anne de plusieurs jeunes gens qui avaient déjà commencé leurs études classiques à St-Joseph de Memrancook: parmi ceux-ci, je relève les noms du Père Désiré Comeau, le curé actuel d'El Brook, et de son cousin Sa Grandeur Mgr LeBlanc, évêque de St-Jean; tous deux formèrent, à eux seuls, la première classe de Belles Lettres du Collège Ste-Anne.

On imagine aisément ce que dût être cette première année. Une maison d'éducation ne s'improvise pas: or à Ste-Anne, tout était improvisé: improvisé le personnel, formé qu'il était en majeure partie, de professeurs de grand talent, sans aucun doute, mais absolument étrangers au pays, dont ils ne connaissaient ni les coutumes ni les mœurs, ni les traditions; improvisé aussi le programme des études, qui se ressentait nécessairement de la hâte avec laquelle il avait été conçu; improvisée encore la discipline, dont le moindre défaut était de ne pas tenir suffisamment compte des exigences d'une situation entièrement différente de celle de nos collèges de France. Que dans de pareilles conditions, on se soit heurté à des tâtonnements, à des hésitations sans nombre, il ne pouvait en être autrement. Malgré tout, l'année fut bonne au delà de tout ce qu'on pouvait espérer.

Aux vacances suivantes, de très précieuses recrues vinrent s'adjoindre au renfort reçu de France l'année précédente. Inclignons nous, tout d'abord, avec respect, devant une figure lumineuse qui apparaît alors, pour la première fois, dans l'histoire de Ste-Anne: celle du vénéré Père Cochet. C'était un saint, dans toute la force du mot; les saints canonisés n'ont pas de biographie plus édifiante que celle de cet humble prêtre qui, après avoir formé plus de

dix générations d'Eudistes, au noviciat de Rerlois, vint, avec une abnégation admirable, un oubli de soi sans borne, remplir ici les modestes et obscures fonctions de surveillant d'étude et de dortoir.

Le P. Braud, alors jeune scolastique, très brillant déjà, suivit de quelques jours, le Père Cochet au Canada: il allait compléter ses études de théologie, sous la conduite de ce dernier, tout en faisant, au Collège, sa part de besogne.

C'était bien des hommes de la trempe des nouveaux venus que réclamait la situation; les temps critiques étaient loin d'être passés: pendant bien des années encore, l'œuvre naissante allait avoir à se débattre contre les difficultés de tout genre: "Notre chapelle du Collège est misérable, écrit le P. Cochet, dans une lettre "qu'il adresse à ses sœurs, à son arrivée au Canada; c'est une "simple salle nue! Que je voudrais pouvoir l'orner un peu. La "pauvreté est ici très réelle." Même aveu et même constatation pénible, dans une lettre à l'un des bienfaiteurs du noviciat: "A "tous ces titres, l'on m'a confié le soin de la chapelle. Or notre "chapelle est d'une nudité déplorable. Les sœurs la tiennent très "propre; c'est beaucoup, mais c'est tout aussi. Un autel des plus "simples, surmonté d'une statue de Ste-Anne, et deux chandeliers, "un harmonium, rien de plus. Ni chemin de croix, ni statues, ni "vitraux. Le Père Supérieur gémit comme moi, de cet état de "choses: "Mais c'est impossible d'y remédier maintenant, me dit- "il, nous commençons. Je n'ai pas de ressources." Et de fait, la "pauvreté religieuse n'est pas un mot ici."

Pour qu'un prêtre mortifié comme l'était le P. Cochet, ait ressenti si vivement la gêne de la pauvreté, il fallait qu'elle fut poussée bien loin.

D'autres souffrances, et celles-ci les atteignant plus profondément, étaient réservées aux premiers Pères de Ste-Anne; sans doute rencontrèrent-ils parmi les auxiliaires que, dans leur embarras, ils furent obligés d'aller chercher un peu partout, bien des collaborateurs édifiants et dévoués. J'en ai déjà nommé quelques uns; qu'on me permette de mentionner encore, avec reconnaissance, les noms de MM. Daly Hogan, Alphonse Benoît, Placide Gaudet, Connolly, et de bien d'autres... Mais pourquoi faut-il qu'on n'en puisse dire autant de tous ceux qui figuraient dans le personnel du Collège? J'ai surpris, sur les lèvres des contemporains des événements auxquels je fais allusion en ce moment, l'aveu de la vive blessure que leur causait l'humiliation de voir certains de

leurs auxiliaires abuser de ce nom d'Eudiste qu'ils s'attribuaient sans sourciller, et auquel ils étaient loin de faire honneur.

Je passe rapidement sur toutes ces ombres qui entourent le berceau du Collège Ste-Anne; elles font du reste, mieux ressortir les vertus parfois héroïques de ses fondateurs. Inutile, aussi, d'insister sur les campagnes de presse qui, dans certains milieux—au début dans le *Sissibao Press* et vers 1895 dans le *Free Press*—furent dirigées contre la nouvelle institution; seuls leurs auteurs en sortirent diminués; les cinglantes réponses qu'ils s'attirèrent achevèrent de les discréditer et ils rentrèrent pour toujours dans leur obscurité: ils n'auraient jamais dû en sortir!

Tout cela, dans les desseins de Dieu, avait sa raison d'être: c'était l'épreuve qui sanctifiait ceux qu'elle atteignait, en même temps qu'elle assurait la fécondité de leur œuvre.

J'ai eu la bonne fortune de retrouver une lettre que le P. Cochet écrivait à l'un de ses confrères, le 10 octobre 1893; on me saura certainement gré d'en citer de larges extraits: les nombreux détails qu'elle renferme, ne pourront qu'intéresser le lecteur; c'est tout un chapitre de la vie intime du Collège qui nous y est révélé.

“Pour nous, le grand événement de l'année a été la visite de notre T. H. Père Général. Nous l'attendions avec une grande impatience. Dans les conditions nouvelles où nous nous trouvions, nous éprouvions le besoin de trouver en lui conseil et encouragement pour mener à bonne fin les œuvres dont nous sommes chargés. Nos espérances ne furent point déçues....

....A la fin du mois de juin, sont venues nos vacances et un repos bien nécessaire ici comme partout après les travaux de l'année scolaire. Plusieurs confrères ont su utiliser leurs loisirs pour se perfectionner dans l'étude de la langue anglaise absolument indispensable si on veut faire face à toutes les exigences de la situation. Il est tel d'entre eux qui a consacré à ce travail huit heures chaque jour pendant deux mois. Les autres, selon leur attrait ont su se créer des occupations utiles et agréables en même temps. Pour tous nos vacances ont été ce qu'elles devaient être: une bonne préparation aux labeurs d'une nouvelle année.

Du 22 au 23 août nous avons fait notre Retraite Annuelle. Comme les trois apôtres privilégiés nous avons gravi, avec Notre Seigneur, la montagne de la Transfiguration, et, plus heureux qu'eux nous y sommes restés une semaine entière, car le Père prédicateur

a rattaché toutes ses instructions à ce sujet si consolant, leur donnant ainsi une suite, une unité qui trop souvent fait défaut dans les Retraites. Malheureusement, les Pères Lebastard et Mérel n'étaient point encore arrivés; mais, sur un désir de notre évêque, plusieurs prêtres français du diocèse étaient venus se joindre à nous, et ont aussi suivi nos exercices avec une édifiante régularité.

“Quelques jours après la Retraite, dès le commencement de septembre, a eu lieu la rentrée des classes et depuis plus d'un mois déjà notre établissement a repris sa physionomie ordinaire. Vous en donner une idée n'est pas chose facile, car il ne ressemble à aucune de nos maisons de France. C'est un collège, avec pouvoir de conférer les grades littéraires, scientifiques et commerciaux. Un collège dont la bonne organisation matérielle, due à l'énergique activité du P. Blanche, l'emporte de beaucoup déjà sur plusieurs maisons fondées depuis longtemps, et qui serait en état de satisfaire les exigences des familles les plus difficiles de France. C'est un petit séminaire; car parmi nos élèves, nous voyons les germes de plusieurs vocations sacerdotales que nous cultivons avec soin. C'est un Grand Séminaire, puisque neuf ecclésiastiques s'y préparent au Sacerdoce. Je pourrais même dire c'est le Grand Séminaire, car il n'en existe d'autre ni dans le diocèse de Halifax, ni dans celui d'Antigonish, ni dans aucun autre de la province. Il faut donc que ces abbés trouvent chez nous une formation sacerdotale complète. Aussi ont-ils des cours réguliers de philosophie, de théologie, de chant, de cérémonies, etc., conférence hebdomadaire, promenade particulière, avec récitation de l'office et du chapelet comme dans notre scolasticat de la Roche du Theil. Rien n'a été épargné, car notre plus vif désir est de former ici des prêtres indigènes. N'est-ce pas l'état normal de l'Église Catholique?... toute nation qui veut recueillir dans leur plénitude les fruits de notre sainte religion ne doit-elle pas trouver des prêtres dans son sein? Or, par un phénomène étrange et peut-être sans exemple dans les annales de l'Église, ce peuple Acadien, qui a eu ses martyrs, n'a jamais eu ses prêtres. Mais, voici ce me semble, l'aurore de jours meilleurs: deux jeunes Acadiens, nos élèves, ont revêtu la soutane, et donnent les plus belles espérances. Peut-être même bientôt au milieu de ce peuple de héros, le bon Dieu suscitera-t-il aussi quelques vocations pour notre société....

(A continuer)

R. P. Em. GEORGES, c.j.m.

Ballade acadienne

Sous le beau ciel de l'Acadie
Vivait jadis un peuple heureux
Aux clairs échos de chants joyeux ;
Leur sort était digne d'envie.
Mais ce temps de douce plaisance
A fui comme neige en avril,
Où donc est-il ? Où donc est-il ?
Ils en gardèrent souvenance,
Ces preux chassés de leurs foyers,
Des beaux jours qui s'en sont allés.

Pour les vainqueurs de notre France,
Au loin banni, peuple martyr !
C'est pour sa foi qu'il va souffrir,
En Dieu puise-t-il l'endurance.
Le fleur-de-lys a déchéance
Et ce pauvre peuple en exil
Où ira-t-il ? Où ira-t-il ?...
En ce malheur, ce deuil immense
Consolez-vous, braves, priez,
Les mauvais jours vont s'oublier.

Sous le beau ciel de l'Acadie
Vit aujourd'hui un peuple heureux,
Fort de la foi de ses aïeux,
Puisant son courage en Marie.
Son drapeau—celui de la France—
Avec sa langue est son trésor,
L'Étoile d'or ! L'Étoile d'or
Pour nous est signe d'espérance ;
Acadiens, chantez ! Chantez !
Les mauvais jours s'en sont allés !

Emery du TERROIR.

Un Parrain de malheur

I

C'était dans les grandes chaleurs de l'été. J'avais justement deux semaines de congé devant moi, et je résolus d'en profiter pour aller passer quelques jours à Manchester, voir un ancien ami d'enfance que je n'avais pas vu depuis des années. Mon ami éprouva une grande joie en me voyant. Il était heureux de me faire connaître sa femme, ses enfants, qu'il me nomma les uns après les autres avec une orgueilleuse satisfaction.

En voyant cet ami, cependant, je fus frappé du grand changement qui s'était opéré en sa personne. Lui, que j'avais connu si gai, qui aimait tant à rire, il était tout autre à présent. J'attribuai cela à ses nombreuses occupations, aux soucis de pourvoir aux soins de sa famille, car, comme je l'ai dit, il était père de plusieurs enfants, tous encore trop jeunes pour pouvoir lui venir en aide.

Il avait bien, par-ci, par-là, quelques exclamations joyeuses et des velléités de rire, mais pour retomber l'instant d'après dans un mutisme déconcertant.

À la fin, je crus, en badinant, lui faire une petite remarque, en lui faisant entendre qu'il avait beaucoup perdu de sa gaieté d'autrefois. Je crois que notre amitié de vieille date, m'autorisait jusqu'à un certain point à lui demander avec beaucoup d'égards les raisons qui avaient pu amener ce changement.

Je n'aurais pas aimé voir mon vieil ami malheureux.

—Je n'ai rien, commença-t-il par me dire, si ce n'est que le travail journalier et assidu me rend las et fatigué. Le milieu où je travaille, aussi, a une certaine influence sur moi. Et puis, ajouta-t-il, le souci de l'avenir de mes enfants doit y être pour beaucoup, car je pense toujours revoir, un jour ou l'autre, la terre du Canada.

Et à propos de soucis de famille, reprit-il, après une pause que je ne voulais pas interrompre, j'ai une petite histoire à te conter qui pourra peut-être t'intéresser.

Mon ami commença alors le récit suivant, dont je puis vous assurer l'authenticité, puisqu'il me fut donné de vérifier moi-même en dernier lieu. Mais laissons parler mon ami.

—Depuis que j'ai quitté le Canada, dit-il, pour venir aux États-Unis, j'ai toujours demeuré à Manchester. À l'époque où commence le fait dont je veux t'entretenir, j'avais pour voisin de porte une brave famille d'Acadiens, dont le chef avait pour nom Jean C. Dans les environs on l'appelait tout simplement le père Jean.

C'était un homme qui dépassait la soixantaine, bon vieux, grand et robuste pour son âge. Presque chaque soir, nous faisions la veillée ensemble. Le père Jean était d'une jovialité remarquable ; d'ordinaire, il aimait à rire. Souvent j'avais remarqué sur sa figure une nuance de tristesse, un malaise passager, cela surtout lorsqu'on en venait à parler des petits enfants.

Les beaux jours du printemps étaient revenus remplacer les jours sombres et froids de l'hiver. Les rivières et les lacs étaient de nouveau débarrassés de leurs épaisses couches de glace. Les bourgeons partout verdissaient aux arbres. Dans ma maison aussi, on goûtait la joie du renouveau. Quoique déjà le père de six enfants, un septième n'était pas de trop. C'était un garçon.

Le soir de cet heureux jour arrivé, rien de plus pressé pour moi que d'aller demander le père Jean de bien vouloir servir de parrain à l'enfant. Malgré que parmi nous ce soit un honneur d'être demandé pour être parrain, le père Jean refusa, à ma grande surprise.

J'insistai tellement, toutefois, qu'à la fin, il ne put refuser plus longtemps, mais il me dit :

— "J'accepte... mais ton enfant ne vivra pas au-delà de deux ans... car je suis un parrain de malheur. Tous mes filleuls sont morts. Je t'avertis : pas de reproches de toi plus tard."

Tu sais, ajouta mon ami, que je suis incrédule à l'extrême sur cette question que l'on nomme superstition de nos vieux. Ce n'est pas cela qui me préoccupe le plus. Pourtant c'est singulier tout de même ce qui m'est arrivé.

Mon enfant est mort à treize mois. La mort d'un enfant, cela arrive communément dans les familles nombreuses. Pour d'autres cela ne serait qu'une chose très ordinaire. Pour moi, vu que c'est le seul que j'ai perdu, je ne puis m'empêcher d'y penser souvent. Dans le temps, je n'ai pas porté grande attention aux paroles quasi prophétique du père Jean, mais depuis que la mort est venue poser son aile sur cet enfant que je chérissais entre tous, je ne puis m'empêcher d'y revenir.

A mesure que mon ami avançait dans son récit, l'air chagrin remarqué sur sa figure s'accroissait davantage. Les traits de son visage portaient l'empreinte de la vraie tristesse, et disaient amplement combien la perte de cet enfant l'avait affecté.

Moi-même, en l'écoutant, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver cette sorte d'oppression que l'on ressent, dit-on, quand un malheur passe près de nous.

— Et, dis-je, ne t'es-tu jamais informé au père Jean de ce qui le faisait parler ainsi ? Il devait y avoir une cause, puisqu'il avait une raison de refuser d'être parrain.

— Non, me répondit-il. Je n'avais pas porté attention à ces paroles dans le temps, et à l'époque de la mort de mon enfant, le père Jean, qui avait éprouvé différents malheurs avait quitté Manchester depuis longtemps. Il était parti sans nous dire où il allait.

— C'est bien dommage, dis-je, car je sentais qu'il y avait là-dessous quelque tradition, comme seuls nos vieux parents savaient nous en raconter, et j'aurais bien aimé rencontrer celui-là.

II

Le lendemain, qui était un dimanche, levé de bonne heure, je me promenais seul dans la rue, tout en exhalant dans l'air des bouffées d'une cigarette que j'avais allumée. Le temps était lourd et chaud. De gros nuages apparaissaient de temps à autre, et semblaient raréfier l'air que j'aurais tant aimé respirer. Depuis peu on avait construit une ligne de tramways qui reliait Manchester à Suncook, petite ville voisine, distance de dix milles tout au plus.

Voilà bien le temps d'aller voir S... me dis-je, et tout de suite je pensai à mon ami. Je rentrai à la maison, et j'eus bientôt fait de lui proposer le voyage, qu'il accepta avec empressement.

Après avoir déjeuné à la hâte, et assisté à une première basse-messe, nous étions prêts à partir.

Je ne m'arrêterai pas à décrire le paysage que nous traversâmes. Le trajet se fit assez gaîment, et mon ami et moi nous doutions bien peu de la petite surprise qui nous attendait à Suncook. En effet, en descendant du tramway, le premier homme que nous rencontrâmes fut Jean C..., l'ancien voisin de mon ami, à Manchester, le parrain de malheur enfin, celui que nous aimions tant à rencontrer.

Les premiers moments de surprise passés, et après avoir témoigné sa joie de revoir son ancien voisin, le père Jean nous invita à nous rendre chez lui, distance de quelques pas seulement. Il va sans dire que nous acceptâmes l'invitation avec empressement. Pour moi, je me promettais bien d'avoir le mot de l'énigme des étranges paroles du père Jean, racontées par mon vieil ami.

La réception à la maison fut des plus chaleureuses. On s'empressa autour de mon vieil ami, puis l'on commença à l'informer de sa santé, de sa femme et de ses petits enfants. Quelques années s'étaient écoulées depuis la séparation.

La mère dit : "Combien avez-vous d'enfants ? Quel âge aurait notre filleul ?"

Je me réjouissais déjà, car c'était justement le sujet désiré que l'on abordait. A l'écart, observant ce qui se passait, je crus à ses mots voir une ombre passer sur la figure du vieux.

Mon ami répondit : "La famille est bien, mais elle a diminué d'un, car le petit, votre filleul, est mort voilà bientôt trois ans.

—Je m'en doutais, ou plutôt j'en étais sûr, dit le père Jean. C'était écrit et cela devait arriver ainsi, acheva-t-il d'un air tout à fait convaincu.

Alors croyant le moment arrivé, je m'avançai vers le groupe, et faisant l'étonné, je m'adressai au père Jean :

—Alors, père, lui dis-je, qui peut vous faire parler ainsi ?

—C'est vrai, me répondit-il, vous ne savez pas que je porte malheur aux enfants quand je suis leur parrain.

—Eh, lui dis-je encore, mon ami n'est pas le seul qui ait éprouvé ce malheur, on voit cela tous les jours.

—Le parrain est pour quelque chose là-dedans, me répondit-il encore d'un air contrarié. Ma mère, continua-t-il, en me mettant au courant de ce qui était arrivé à mon parrain, m'avait pourtant bien averti de ne pas accepter d'être parrain pour aucune considération, car, avait-elle ajouté, tous tes filleuls mourront avant d'avoir atteint l'âge de deux ans.

J'étais jeune alors, je ne pouvais saisir toute la justesse de cette recommandation. Ce n'est qu'en vieillissant que j'ai fini par constater que ma mère avait dit vrai.

Puis, s'adressant à mon ami : "Je vous avais dit de ne pas m'avoir pour parrain.

Vous m'avez forcé, j'ai été faible, j'ai accepté et votre enfant est mort."

En parlant ainsi, le pauvre vieux souffrait, car les larmes qu'il voulait retenir roulaient sur ses joues ridées, et nous disaient combien le vieillard était malheureux en pensant à tout cela.

—Étrange ! étrange ! tout de même, murmura-t-il. Cinq fois j'ai été parrain, et cinq petites victimes innocentes dorment aujourd'hui dans le cimetière. Étrange ! ces cinq petites victimes sont mortes avant d'avoir atteint leur deuxième année.

—Allons, allons, lui dit mon ami, il ne faut pas vous chagriner à ce point. Vous n'êtes pour rien dans tout cela. C'est Dieu qui arrange tout, et c'est Lui qui l'a voulu ainsi.

—Mais, Monsieur, hasardais-je de nouveau, quelle raison avait votre mère de vous parler ainsi, et pourquoi vos filleuls devaient-ils mourir avant deux ans, plutôt qu'après ?

—Jeune homme, me répondit-il, en me montrant des signes évidents d'impatience, jeune homme, c'est parce que mon parrain, dans un acte de désespoir, trancha le fil de ses jours, par la mort la plus violente et la plus honteuse, la pendaison, et parce que moi, alors je n'avais pas deux ans.

Il y avait tant de conviction dans ses paroles, et tant de chagrin pour la mort de son dernier filleul, que mon ami et moi ne savions que penser.

N'importe, je savais ce que je voulais savoir, et après avoir parlé encore quelques instants avec cet intéressant vieillard, je fis savoir à mon ami que je voulais m'en retourner.

Après avoir pris congé du père Jean et de sa famille, nous prîmes le tramway pour revenir à Manchester. J'étais satisfait, ma journée n'était pas perdue.

RAconteur

Les vocables Algonquins, etc.

(Suite)

PIROGUE :

Petite embarcation, sans voile, faite d'un tronc d'arbre, pin ou tremble, creusé avec une herminette, une gouge et un fer rougi. Les grandes *pirogues* sont faites de deux troncs d'arbres, creusés séparément, puis ajustés et assujettis ensemble.

Ce mot est tiré de la langue caraïbe.

PTARMIGAN :

Logopus albus ou mutus. Oiseau appartenant à la famille des perdrix, très abondant au Labrador. On a essayé, sans y réussir, il me semble, à rattacher ce mot au radical celtique *tarmachan*. Il me paraît plutôt d'origine sauvage.

QUILIOU :

Du sauvage *Kiniou*, le grand aigle royal. Mot en usage parmi les coureurs-de-bois canadiens.

QUININE :

Alcaloïde végétal extrait du *quinquina*. Mot péruvien.

QUINCAJOU, OU KINCAJOU :

"Genre de mammifères plantigrades, ayant une seule espèce, le *potos caudivolvulis*—, et qui habite l'Amérique équatoriale." *Littre*.

QUINQUINA :

S'est dit aussi *quina*. La Fontaine a dit *quin*. C'est le nom d'une feuille et d'une décoction fébrifuge, fournie par le *cinchona*. Ce mot péruvien signifie écorce par excellence.

SACAKONA :

Brouhaha, l'abbé H. R. Casgrain. Ce mot indien correspond à *ouarouari*, onomatopée indienne en usage en Acadie.

SACAQUA :

Huées, vacarme, cris. Mot algonquin selon M. Benjamin Sulte, passé dans le parler des trifluviens canadiens.

SACHEM :

Vieux chef indien, dans Châteaubriand (*Réné*). C'est le *Sagamos* des Souriquois—Abénaquis.

SAGAMITE :

Bouillie indienne faite avec du blé-d'Inde. Mot apparemment d'origine abénaquise; *kijagamités* : *gam*, eau et *tés*, feu.

Il y a le lac *Sagamité*, dans la province de Québec.

SAGAMOS :

Chef souriquois; *sachem*. Ce mot se trouve dans Lescarbot; J.-C. Taché a écrit une légende intitulée: Le *Sagamo* du Kapshouk.

SAGON :

Ce mot qui signifie malpropre, salement habillé, c'est-à-dire "salop ou salope," en dialecte acadien, pourrait venir du micmac. En tous cas, il désigne le plus souvent une *tawaye* (sauvagesse).

SAGON :

Sale, mal vêtu. Se dit des femmes. Je trouve dans Marot, II, p. 196 :

Combien que *sagon* soit un mot,
Et le nom d'un petit marmot.

Je n'ai aucune preuve que ce mot soit d'origine indienne, si ce n'est que les Acadiens l'appliquent principalement aux Sauvages. Il se rattache probablement à *sagoïn*, espèce particulière de singe.

SAVANNE :

Mot caraïbe, qui signifie un terrain bas où les arbres ne croissent pas. Les Américains en ont fait *Savannah*.

Pour désigner le même terrain, nous employons le mot *mocèque*, qui vient des indigènes d'Amérique également, mais de ceux de l'Acadie, les Micmacs.

SQUAW :

Sauvagesse, ou femme sauvage. Quoique employé par les romanciers ce mot n'est pas encore entré dans les lexiques français. Il fait partie du vocabulaire anglais. Étant un mot iroquoï, les Acadiens ne le connaissent pas : ils emploient, comme synonyme, le mot *rawaye*, ou *tawaïe*.

TABAC :

Ce mot a été pris de la langue des naturels des Antilles. Il paraîtrait que la véritable feuille de *tabac* s'appelait *cohiba*, et que c'est l'amadou, la tondre, avec laquelle on *allumait*, qui s'appelait *tobacco*.

Il peut se faire aussi que le mot soit simplement le nom de l'île *Tabago*, aussi des Antilles.

TABAGANE :

Espèce de traîneau léger, à fond large et plat, dont le devant est relevé et recourbé. Les Sauvages et les coureurs-de-bois s'en servent pour transporter leurs effets, l'hiver, sur la neige et la glace. A la ville et au village, les jeunes gens s'amuse à glisser,

du haut en bas des côtes, en *tabagane*, et cela constitue l'un des amusements les plus en vogue, au Canada, l'hiver.

TABAGIE :

Endroit où l'on fume, aussi appelé *fumoir*. Du radical *tabac*,

TACAMAHAC :

Espèce de peuplier, le *populus balsamifera* de Linnée. C'est évidemment un nom sauvage.

TAMARAK : *Larix laricina* (Du Roi).

Épinette rouge, qu'il ne faut pas confondre avec le *picea rubra*. Les Acadiens l'appellent *violon*. Dans la construction des navires et des bâtiments, la racine sert de *coude* pour rattacher solidement les pièces ensembles.

TAMARU—GUACU :

Mot brésilien entre dans la langue française, mais inconnu au Canada.

C'est une espèce de langouste très estimée.

TAPIOCA :

Mot employé par les aborigènes de l'Amérique du Sud pour désigner la racine de manioc, dont ils faisaient un article de consommation, une sorte de potage.

TATOUER :

Voici ce que l'on trouve dans Littré :—“Les Indiens de Tahiti, d'après Cook, impriment sur leur corps des taches qu'ils appellent *tattoo*. Ce mot fut francisé dans le verbe *tatouer*. Il vient du tahitien *tatau*, prononcé *tataou*, qui signifie les marques ou dessins tracés sur la peau humaine; *tatau* dérive de *ta*, qui signifie marque, dessin, empreinte.

TAWEYE ou TATOUÉEIE :

Femme sauvage, sauvagesse. Par extension, femme mal-propre, nous disons aussi d'une femme mal attéfiée : elle est habillée comme une *taweye*.

A l'occasion du mot *ta-weye* (*ta* étant, disons, le préfixe et *weye* le radical), faisons, à la suite de M. A. Berloin,—auteur de la *Parole Humaine*, un Canadien-français très honorablement connu dans le monde de la philologie, une incursion de haute fantaisie sur le domaine de la linguistique, et, d'étape en étape, remontons, en survolant la tour de Babel, jusqu'à notre première mère Ève. *Eve*, *weye*, c'est tout un : ce qui est la démonstration évidente que la langue parlée dans le paradis terrestre était le Micmac, à moins que ce ne fut l'anglais, qui arrive bon second avec *wife*.

(A continuer)

P. POIRIER

Des paroles et des actes

le 18 janvier, 1918.

Cher Monsieur,

Sous ce pli veuillez trouver \$10.00 dont \$2.00 pour mon abonnement et le livre de billets—et le reste pour l'œuvre de la *Revue Acadienne*, dont la douce plainte m'a touché.

Je vous souhaite, à vous et à la *Revue*, succès et prospérité.

Votre tout dévoué,

B. ptre.

ce 17 janvier, 1918

Cher Monsieur,

Sous ce pli \$10.00 pour vos billets, mon abonnement à la *Revue* pour 1918, le reste pour vous aider à soutenir votre œuvre si belle et si patriotique.

Je forme des vœux pour la diffusion et le succès de votre, ou plutôt *notre* *Revue*. C'est ce que devraient se dire tous les Acadiens et vous encourager et faire vivre cette *Revue* qui nous est pourtant si nécessaire.

Votre tout dévoué,

L. ptre.

le 14 janvier 1918.

Monsieur le Docteur,

J'ai le plaisir de vous envoyer \$2.00 pour renouvellement de mon abonnement et celui de mon frère...et \$3.00 pour le tirage au bénéfice de la *Revue Acadienne*.

Agréez, Monsieur le Docteur, mes souhaits de bonne et heureuse année et l'assurance de mon entier dévouement.

Votre humble serviteur,

R. ptre.

le 17 janvier 1918.

Monsieur le Docteur,

Veuillez donc me compter du nombre de vos lecteurs et amis de la *Revue Acadienne*. Il y a longtemps que je négligeais de faire ce que je désirais faire pourtant. Acadien d'adoption depuis bientôt 28 ans, je m'intéresse passionnément à tout ce qui regarde le cher peuple acadien. Aussi me faites-vous peine en parlant de mort et de tombeau pour la chère *Revue* que vous avez mise au jour il y a un an à peine ! Si jeune et déjà *sur le bord de la tombe* ! Non ! il faut qu'elle vive ! Ce n'est que d'hier que j'ai entendu son gémissement qui ressemble à un cri d'agonie, sans quoi j'aurais déjà fait diligence pour offrir à l'auteur de ses jours mes condoléances et mes consolations. Courage, généreux Père ! Elle ne doit pas mourir cette noble fille que vous avez engendrée au prix de tant de sacrifices. Il faut qu'elle vive ! Vous êtes père et vous êtes docteur : c'est dire que vous disposez à la fois de la tendresse et de la science auprès d'un petit Être bien aimé dont vous avez à cœur de sauver l'existence malgré sa fragile constitution. Avec foi et amour, continuez à user de tous les spécifiques que votre cœur et votre science mettront à votre disposition. Faites encore appel à tous nos amis d'Acadie et d'ailleurs. J'ai trop confiance dans le cœur et l'esprit de la race française au pays pour croire qu'on laisserait mourir cette noble enfant issue du plus pur sang du "peuple martyr".

Non ! encore une fois, elle ne doit pas mourir !

Comme vous le demandez par sa voix, je vous envoie deux piastres (\$2.00) pour aider aux soins de cette chère et si frêle enfant.

Cher Docteur, courage et confiance !

Vieil acadien d'adoption,

M. ptre.

“Par chez nous”

Sa Grandeur Monseigneur Patrice Chiasson continuera de s'intéresser, d'une manière directe à l'instruction de la jeunesse, puisqu'il vient d'être nommé inspecteur des écoles de sa préfecture, région qui s'étend de la rivière Portneuf jusqu'au Blanc-Sablon.

Un monsieur Montet, qui s'est spécialisé depuis quelques années, dans les recherches de l'histoire de la Louisiane, donnera prochainement, à la *Société historique de Montréal*, un travail ayant trait à l'héroïne du poème de Longfellow. Il paraît que ce Monsieur possède des données historiques sur la généalogie d'Évangéline et de son Gabriel.

Nous avons déjà fait des démarches pour obtenir le manuscrit révélateur et nous avons la douce espérance de pouvoir l'obtenir pour en donner connaissance à nos lecteurs. En attendant, Évangéline reste, pour nous, un personnage fictif, représentant le type de la jeune fille acadienne.

La *Société Historique de Montréal* qui a pour but, comme son nom l'indique, de favoriser l'étude de l'histoire, nomme, selon les besoins, des comités composés de membres jugés capables d'élaborer tel ou tel programme à la satisfaction de la Société.

Elle vient de nommer, entre autres, un comité dit de “noms historiques” à qui on pourra s'adresser pour des noms dignes de survivre, en désignant des comtés, des municipalités, des villages, des rues, des immeubles... etc.

L'histoire de l'Acadie compte des noms glorieux; ils ne seront pas oubliés à l'occasion, puisque le directeur de la *Revue acadienne* a l'insigne honneur de faire partie de ce comité.

Aux mines de Sydney, du côté sud du Cap-Breton, c'est à New-Waterford, que se trouve le groupe d'Acadiens le plus considérable. Nous y'avons nommé des agents recruteurs (d'abonnements).

Monsieur Benjamin Sulte nous apprend qu'il a en main un manuscrit de six mille pages écolier (foolscap) sur sa ville natale: les Trois-Rivières. Loin d'exiger un travail de cette haleine nous serions heureux de recevoir de chacun de nos collaborateurs, six pages (ou moins) de matière sur les organisations industrielles, éducationnelles ou nationales de leur village ou paroisse respective.

Le tome deuxième l'*Acadie*, d'après le manuscrit original de l'œuvre d'Édouard Richard, “refondu, corrigé, annoté, mis au point des recherches les plus récentes”, par Monsieur Henri D'Arles, vient de sortir des presses de M. J.-A. Laflamme, Québec, pour le Canada et de celles de Marlier Publishing Co. Boston., pour les États.

Ce volume, avec le premier, constitue une richesse pour la bibliothèque acadienne. Puisse le troisième volume ne pas tarder à venir compléter l'héroïque travail que s'est imposé le bienveillant Henri D'Arles!

Nos félicitations au célèbre annotateur.

L'heureux gagnant de notre loterie au bénéfice de la *Revue acadienne*, est Monsieur L.-A. Saucy, gérant de la Banque Provinciale à Saint-Basile, Madawaska, N.-B., avec le numéro 28129.

Nous saluons avec empressement, l'ouverture d'une librairie française, par la compagnie du journal l'*Acadien*, à Moncton N.-B. Cette compagnie se propose d'organiser des cercles d'études dans différentes régions de la province lesquels peuvent devenir plus tard, autant de bibliothèques paroissiales.

E. A.

NOS ABONNÉS POUR 1918

S. É. le CARDINAL BEGIN - - - - - Québec.
 S. G. Mgr CHIASSON - - - - - Côte Nord
 Mgr PH. BELLIVEAU, P. D. - - - - - Grande Digue, N.B.
 Mgr S.-J. DOUCET, P. D. - - - - - Grande Anse, N.B.
 M. Le Chanoine LAFLECHE - - Sainte-Anne de la Pérade, P.Q.
 École Normale JACQUES-CARTIER - - - - - Montréal, P.Q.
 L'abbé ARTHUR MELANSON - - - - - Balmoral, N.B.
 L'abbé J.-A. RICHARD, - - - - - Verdun, P.Q.
 M. Le Notaire G. MARSOLAIS - - - - - Montréal, P.Q.
 Le Cercle LAFRANCE - - - - - St-Joseph, N.B.
 Collège STE-ANNE - - - - - Pointe de l'Église, N.É.
 Université du Collège ST-JOSEPH - - - - - St-Joseph, N.B.
 L'abbé D. RICHARD - - - - - Minneapolis, Minn.
 M. VICTOR MORIN, notaire, - - - - - Montréal, P.Q.
 R. P. M.-J. MARSILLE, - - - - - Oak Park, Ill.
 L'abbé A. ALLARD, - - - - - Seven Mile Ridge, N.B.
 R. P. S. DESRANTEAU, - - - - - St-Hyacinthe, P.Q.
 Séminaire du SACRE-CŒUR, - - - - - Halifax, N.É.
 L'abbé M.-J. TRUDEL, - - - - - New Castle, N.B.
 L'abbé A.-É. MONBOURQUETTE, - - - - - Arichat, N.É.
 R. P. RECTEUR, Collège des Jésuites, - - - - - Edmonton, Alta.
 L'abbé D.-F. LEGER, - - - - - Côte d'Or, N.B.
 L'abbé THEOPHILE HACHE, - - - - - Tracadie, N.B.
 L'abbé M. LEVASSEUR, - - - - - Tracadie, N.B.
 M. ÉMILE LEBLANC, - - - - - Sandford, Maine.
 R. P. LEGRAND, - - - - - Laval des Rapides, P.Q.
 R. P. A. MORIN, - - - - - Pointe au Père, P.Q.
 L'abbé ERNEST ALBERT, - - - - - Renous, N.B.
 Mlle IRENE CORMIER, - - - - - Shédiac, N.B.
 L'abbé EUGÈNE DE LA GARDE, - - - - - Nash's Creek, N.B.
 L'abbé D.-J. LEBLANC, - - - - - Shédiac, N.B.
 Mlle LOUISE VILLENEUVE, - - - - - Ste Agathe des Monts, P.Q.
 L'abbé ORIGÈNE GRENIER, - - - - - St-David, P.Q.
 M. ALEXANDRE-J. DOUCET, - - - - - Moncton, N.B.
 M. D.-D. DELAINEZ, - - - - - Montréal, P.Q.
 DR FRED RICHARD, - - - - - Moncton, N.B.
 Sœurs de la CHARITÉ, - - - - - Bouctouche, N.B.

(A suivre)

TEL. ST-LOUIS 1298

L'hiver continue ses rigueurs, venez vous procurer des habits chauds et durables. Malgré l'augmentation du coût des marchandises, nos prix sont toujours les mêmes.

JOSEPH COURVILLE, ENG.

Tailleur, agent du "SEMI-READY"
Habits pressés et réparés.
Coiffures d'enfants, une spécialité.

NOUS TENONS LA MERCERIE
COMPLETE
POUR HOMMES

381, RUE BEAUBIEN

CONSULTATIONS

2 à 4 P.M.

7 à 9 P.M.

TEL. S.-L. 6085

Tél. St-Louis 3732

Docteur C.-E. Gaudet

EX-INTERNE DES HOPITAUX
NOTRE-DAME ET ST-PAUL

MALADIE DES ENFANTS

2491, rue Mance
ANGLE BERNARD

Montréal

A. Cadieux

Manufacturier Dentaire

237, rue Chambord, Montreal
Angle Mont-Royal

LA

Librairie Française de l'Acadien Limitée

MONCTON, N. B.

La nouvelle librairie française de l'Acadien Limitée, s'efforce de procurer aux acheteurs les volumes les plus aptes à développer, chez nous, le goût de la bonne littérature française et principalement ceux qui ont trait à l'histoire de l'Acadie. On peut échanger les volumes en bon ordre après en avoir fait la lecture.

Messieurs de la haute-ville, Montréal

Faites faire vos travaux d'impression à l'imprimerie du journal

LE NORD

Satisfaction garantie.

176, rue Beaubien

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC